



L'Humaniste et le scarabée : un insecte ambigu dans les “ Adages ” d'Érasme

Irène Irena Salas

► To cite this version:

Irène Irena Salas. L'Humaniste et le scarabée : un insecte ambigu dans les “ Adages ” d'Érasme. Les représentations de l'insecte en littérature, dir. Alain Montandon, Paris, Honoré Champion, A paraître. <hal-03739854>

HAL Id: hal-03739854

<https://hal.science/hal-03739854v1>

Submitted on 18 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L’HUMANISTE ET LE SCARABÉE

Un insecte ambigu dans les *Adages* d’Érasme (1500-1536)



Une aigle poursuivait un lièvre. Ce lièvre, se voyant dénué de tout secours, recourut au seul être que le hasard offrit à ses yeux ; c’était un escarbot [terme de vieux français issu de *scarabeus*] ; il le supplia de le sauver. L’escarbot le rassura, et, voyant approcher l’aigle, il la conjura de ne pas lui ravir son suppliant. Mais l’aigle, dédaignant sa petitesse, dévora le lièvre sous les yeux de l’escarbot. Dès lors l’escarbot, plein de rancune, ne cessa d’observer les endroits où l’aigle faisait son nid, et, quand elle couvait, il s’élevait en l’air, faisait rouler les œufs et les cassait, tant qu’enfin pourchassée de partout, elle eut recours à Zeus [...], et elle le pria de lui procurer un asile sûr pour y faire ses petits. Zeus lui permit de pondre dans son giron, mais l’escarbot avait vu la ruse : il fit une boulette de crotte, prit son essor, et, quand il fut au-dessus du giron de Zeus, il l’y laissa tomber. Zeus se leva pour secouer la crotte, et jeta les œufs à terre sans y penser. Depuis ce temps-là, dit-on, pendant la saison où paraissent les escarbots, les aigles ne nichent plus. Cette fable apprend à ne mépriser personne ; il faut se dire qu’il n’y a pas d’être si faible qui ne soit capable un jour de venger un affront.

La fable d’Ésope, citée ici dans la traduction d’Émile Chambry, a connu une grande fortune jusqu’à La Fontaine. À la Renaissance, Érasme lui consacre une place de choix dans ses recueils d’adages : les *Collectanea Adagiorum*, publiés à partir de 1500, où sont compilés des centaines de proverbes latins et grecs (on en compte 4151 à la mort de l’auteur), accompagnés d’un commentaire que l’Église jugera souvent trop subversif. Nombre d’animaux apparaissent dans ces *Adages*, dont une trentaine d’insectes ; et parmi eux le scarabée occupe une place à part. Très présent dans la culture populaire, ce petit animal n’a pas échappé à l’attention des compilateurs, parémiographes et lexicographes anciens — comme en témoignent notamment l’*Anthologie Palatine*, le dictionnaire d’Hésychius et la *Souda*, à laquelle les humanistes s’abreuvent ; mais c’est chez le Rotterdamois que sa complexité symbolique est maximale. Parmi les divers adages qui lui sont consacrés, *Scarabeus aquilam quaerit* (« Le scarabée au pourchas de l’aigle », n° 2601) est de loin le plus long et le plus remarquable¹.

¹ ÉRASME, Désiré, « Le Scarabée au pourchas de l’Aigle » [*Scarabeus aquilam quaerit*], dans *Érasme – Œuvres*, éd. et trad. C. Blum, J.-L. Margolin, D. Ménager, et al., Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1992, adage 2601, p. 155-199. Pour les autres adages, nous utilisons l’édition de J.-Ch. Saladin : *Les Adages* [1500-1536], Paris, Les Belles Lettres, 2011, 5 vol.

Si le texte ne comportait qu'une trentaine de lignes dans l'édition vénitienne de 1508 (Alde Manuce), il en atteint plus de huit cents en 1515 : Érasme le retravaille jusqu'à sa mort, en 1536, pour lui apporter de spectaculaires enrichissements. Tout en brochant très librement sur le canevas d'Ésope et en empruntant à nombre d'auteurs anciens — Pline pour l'histoire naturelle, Plutarque pour la charge éthique, pseudo-Homère et Aristophane pour la parodie épique —, il puise dans sa propre expérience d'auteur et de conseiller du futur Charles Quint ; sous sa plume, l'adage se voit conférer une portée polémique, morale et politique. Car le scarabée se charge de divers sens allégoriques, qui peuvent s'avérer contradictoires, mais que sous-tend une même question : comment un insecte vil et chétif, dépourvu de dard et de venin, ose-t-il affronter le roi des rapaces ? Comment parvient-il à prendre le dessus, au terme d'un combat inégal ? Quelles leçons donne-t-il aux souverains et aux humanistes ?

UN ÉLOGE PARADOXAL

En un premier temps, Érasme consacre une large partie de son apologue à exalter « la plus basse espèce des insectes ». Pour célébrer la vilaine bestiole contre ceux qui détournent les yeux et se bouchent le nez, il recourt à la rhétorique de l'éloge paradoxal (*pseudo-encomium*), jadis pratiquée par les Anciens, et remise au goût du jour à la Renaissance — grâce, notamment, à l'*Éloge de la Folie* (1511). Il s'agit de louer sur un mode plaisant, en employant des arguments sérieux, un sujet ridicule. L'humaniste déploie à cette fin un savoir livresque, en reprenant les descriptions savantes de Pline ; il rappelle les noms grec et latin du petit animal (*cantharos* et *scarabeus*), avant de souligner que malgré son apparence répugnante — il est « horrible à voir, horrible à sentir, et surtout, horrible à entendre » —, il possède de nombreuses vertus, qui lui confèrent quelque chose de divin. On peut en abrégé ainsi la liste :

– Le scarabée présente certes une « affreuse teinte noirâtre » (mentionnée aussi dans l'adage 2139 : « *Scarabeo nigrior* »), mais c'est un Silène socratique : son dehors repoussant dissimule une grande richesse. On peut découvrir chez lui des « qualités exceptionnelles », comme le courage de combattre les puissants, le sens de la justice, ainsi qu'une jeunesse et vigueur éternelles : en s'appuyant sur Aristote (*HA*, VIII, 601a 2), l'auteur assure que « le scarabée est supérieur à l'aigle, parce qu'il se débarrasse chaque année de sa vieillesse et retrouve immédiatement la jeunesse ». Et non seulement il est doté d'une forme sphérique, considérée depuis l'Antiquité comme la forme la plus parfaite, mais il demeure toujours propre et luisant : « il sait rester pur au milieu de l'ordure, gardant une carapace constamment brillante ».

– Sans craindre l'hyperbole, Érasme vante la « sagesse assurément extraordinaire et incomparable » de l'insecte. (Dans l'adage 2142, « *Cantharo astutior* », c'est seulement de ruse qu'il est doté : cet autre proverbe évoque non pas la *sophia*, mais l'*astutia* des gens malfaisants. Il y avait en effet à Athènes un marchand nommé Cantharos, « le Scarabée », qui fut condamné à mort pour mauvaises actions et trahison).

– La bestiole est assurément coprophile, mais il y a une noblesse à utiliser les excréments : les médecins, les alchimistes, les paysans et les mages, chacun à sa manière, tirent le meilleur de la fange. Les uns parce qu'ils examinent les déchets organiques pour établir leur diagnostic, et qu'ils élaborent des onguents à partir « des excréments de nombreux animaux et même des déjections humaines » ; les autres parce qu'ils utilisent « les ordures dans la recherche de leur fameuse quintessence » ; les paysans parce que le fumier a une valeur nutritive et enrichit leurs terres ; les derniers parce qu'ils tirent « des remèdes de cette créature pour les maladies les plus sérieuses de l'humanité ». Ainsi les cornes de la lucane, appelée aussi « scarabée cerf-volant » (*scarabeus cervus*), ont-elles fait l'objet de pratiques superstitieuses ; portées autour du cou comme des amulettes, elles étaient censées protéger des maladies infantiles. Selon Pline, les mages savent que la valeur du scarabée n'est pas moindre que celle de l'aigle (*Hist. Nat.*, XXXVII, 124).

– Cet insecte est un excellent guerrier : puisant dans les *Hieroglyphica* d'Horapollon (imprimés à Venise en 1505, après avoir circulé sous forme manuscrite), Érasme rappelle que le scarabée dans la tradition égyptienne est un invincible chef et qu'il figure sur nombre d'images sacrées. De plus, il étincelle : il « brille tout entier sous son armure, car il n'y a pas la moindre partie de son corps qui ne soit dûment protégée par des plaques et une carapace, au point que le Mars d'Homère, avec toute la

panoplie dont il est pourvu, ne paraîtrait pas mieux armé ». Son armure est d'autant plus prestigieuse qu'elle a été forgée par Vulcain, le dieu auquel Achille doit son merveilleux bouclier (*Iliade*, XVIII, 368 *sq.*). Quant à son « horrible bourdonnement, semeur de panique » — qui fait sursauter Érasme dans l'adage 2145, « *Scarabaei umbrae* » —, il est ici assimilé à une « musique véritablement militaire ».

– Viril, le scarabée l'est d'autant plus que son mode de reproduction est asexué : « on ne trouve pas de femelles dans la race des scarabées, mais ils sont tous des mâles ». En rappelant que cette croyance à une monogénèse était fort répandue chez les Égyptiens, le mythographe Vincenzo Cartari (1531-1569) insiste sur la virilité des coléoptères : « en Egypte estoit enjoint aux hommes de guerre de les porter continuellement gravez en leurs anneaux des doigts, pour demonstrier qu'il leur estoit besoin avoir un cœur viril, & nullement effeminé » (p. 74). La reproduction solitaire du mâle, attestée chez nombre d'auteurs anciens (notamment Aristote, *HA* 552a17 ; Plutarque, *De Iside et Osiride* 355.A.8 ; Pline *NH* XI.70, Élien, *Nat. An.*, X, 15), repose sur le fait qu'on voit le scarabée pondre ses œufs dans des boulettes d'excréments, qu'il couve avant de nourrir sa progéniture. Érasme loue sa ténacité et les efforts énormes qu'il doit accomplir, avec ses minuscules pattes, pour hisser dans son terrier une boulette plus grosse que lui : il porte son fardeau tel « Sisyphe roulant son rocher ».

– Sur le plan religieux enfin, le scarabée n'a rien à envier à l'aigle : les Égyptiens le vénèrent comme une figure divine, symbole de création et de résurrection, associé aux cycles cosmiques. La pelote qu'il roule évoque en effet la course du soleil ; et comme le rappellera le compilateur espagnol Pedro Mexía dans ses chroniques (1542), il est lié aussi aux phases de la Lune, laquelle « se renouvelle tous les mois en autant de temps que l'escarbot renouvelle son engeance ». L'insecte est également symbole d'immortalité : au cours de la momification, il prenait même la place du cœur du défunt. Ajoutons que la tradition chrétienne, quant à elle, a érigé le scarabée en image de Dieu ou du Christ : de Dieu, parce qu'il s'engendre lui-même, *ex nihilo* lui aussi ; du Christ, parce que selon le Père de l'Église Ambroise de Milan, il n'a pas peur de se souiller pour laver toutes les turpitudes et péchés de l'humanité : « Le Seigneur était sur la croix comme un ver, sur la croix comme un scarabée [...] qui, par les traces de ses vertus, pétrissait la boue de notre corps ». Dieu ayant pris « chair humaine » et s'étant rendu « semblable à l'Escharbot », il n'est pas surprenant de voir des scarabées dans la peinture religieuse : une magnifique lucane, au premier plan de l'*Adoration des Mages* (1504) d'Albrecht Dürer, fait allusion à la Passion du Christ.

Bien d'autres qu'Érasme chantent ou chanteront, au cours de la Renaissance tardive, les vertus du bousier : dans les traités zoologiques de la Renaissance, tel le *De Animalibus insectis* d'Aldrovandi (1602), les naturalistes s'extasient devant son ingéniosité (utiliser les excréments, c'est malin), sa couleur (qui l'égale aux pierres précieuses), son courage (il en faut, quand on est si petit, pour s'attaquer à l'aigle). Dans le domaine médical, Paracelse préconise des décoctions de « cornes de scarabées », pour lutter contre la fièvre ; Thomas Moffet, qui dans son *Theatrum Insectorum* (1590) reprend les observations de Conrad Gesner, s'émerveille devant la variété des espèces connues, dont celle du « scarabée aquatique », et devant la vigueur d'un animal capable de survivre à sa décapitation.

Mais le propos d'Érasme, qui ne s'exprime ni en naturaliste ni en théologien, est assurément plus complexe (et, comme on le verra, décidément paradoxal, car une contradiction le mine). Loin d'immobiliser le scarabée, en l'objectivant par ses savants commentaires, il l'envisage comme sujet en action ; une narration prend l'insecte en charge, le dynamise, l'héroïse et fait de lui le protagoniste d'un apologue politique et moral.

AMBIVALENCE DU SCARABÉE : NUISIBLE OU JUSTICIER ?

Si l'élogieux portrait du scarabée s'appuie principalement sur Aristote et Pline, dans son récit des exploits de l'insecte, l'humaniste privilégie trois autres guides : Esope, bien entendu, qui fournit le modèle du combat contre le roi des oiseaux ; Homère (auteur supposé), à qui est emprunté le ton héroï-comique de la *Batrachomyomachie*, la « Bataille des grenouilles et des rats » ; Aristophane enfin, qui dans *La Paix* met en scène le paysan Trygée et sa cocasse monture, un escarbot géant s'envolant vers l'Olympe. Dès lors, Érasme ne parle plus des scarabées en général, mais d'un individu

remarquable, issu d'une race fabuleuse qui a trouvé refuge sur l'Etna (et qui fera l'objet de l'adage 1565, « *Aetnaeus cantharus* »). Ce noble insecte offre l'asile à un lièvre, que l'aigle pourchasse et en appelle à la clémence : « Ton devoir est d'épargner les innocents ». Vain plaidoyer, car le prédateur griffu ne fait qu'une bouchée de sa proie ; il devrait pourtant, en roi miséricordieux, ménager les faibles — qui malgré leur basse condition (*infima fortuna*) peuvent rendre d'immenses services, ou mettre en difficulté les puissants.

L'allégorie est claire, malgré les quelques prudentes retouches qu'Érasme, à partir de 1517, a apportées à son texte : nul n'a douté au XVI^e siècle, et nul ne doute aujourd'hui, que l'aigle tyrannique, sauvage, vorace, qui « ne boit rien d'autre que du sang », représente les monarques absolus ou les princes abusifs qui dépouillent et massacrent leurs sujets. Ses relations avec les autres oiseaux sont exécrables : la grue lui paraît trop encline à la démocratie, le passereau trop prudent, le héron trop combattif, le cygne trop poétique... Comment ce prédateur, « qui n'est ni beau ni agréable à l'oreille ni à l'estomac, mais qui est un carnivore, un rapace, un devastateur, un guerrier, un solitaire odieux à tous, une peste universelle », comment a-t-il pu être érigé en symbole héraldique de la figure royale, et révééré dans de si nombreuses civilisations ? C'est un arrogant (comme le confirme l'adage 2165, « *Aquila non captat muscas* ») et un ennemi du genre humain, qui fut sur le Caucase le tortionnaire de Prométhée. Il ne saurait figurer qu'un « roi dévoreur de peuples », bien opposé à l'idéal du Prince chrétien.

Face à ce dominateur se dresse, victorieusement, le faible et petit scarabée, héros politique pour lequel — en un premier temps — Érasme prend nettement parti. Il admire son audace, car dans ce combat qui paraît perdu d'avance, à armes inégales, non seulement l'insecte supplante son adversaire en détruisant ses couvées, mais il réussit à piéger Jupiter qui prétendait s'entremettre. Prométhée lui-même avait échoué à faire fléchir le roi des dieux ! En construisant ce personnage de rebelle triomphant des puissants, l'apologue s'est assuré une grande fortune européenne ; il a été imprimé isolément jusqu'au XVII^e siècle, devenant pour certains un vigoureux manifeste anti-impérial.

Or, au moment de conclure, Érasme fait volte-face et inverse le sens de son éloge. (Plus exactement, il maintient la conclusion de 1508, que les commentaires et ajouts ultérieurs auraient pu ou dû faire évoluer). Non seulement il prie son lecteur d'excuser ses « sornettes », reconnaissant sur un ton badin que le stupide insecte ne méritait pas tant d'attention — et paraphrasant Lucien, qui lui aussi s'arrêtait net, craignant de « faire d'une mouche un éléphant » —, mais surtout il discrédite soudain le héros de l'apologue : que l'éloge paradoxal soit ruiné par son auteur même, voilà qui n'est pas son moindre paradoxe. En contradiction avec le début du propos, l'aigle apparaît comme une victime, tandis que le scarabée tombe en disgrâce aussi rudement qu'il avait été encensé : l'intrépide et honnête *animalculus* finit en *homunculus* méprisable, allégorisant cette fois les ennemis des humanistes et des gens de bien. La charge finale est en effet très sévère envers certains individus,

qui ne sont pas moins ténébreux que les scarabées ni moins fétides ou abjects, mais qui pourtant sont capables, par quelque perversité tenace de l'esprit, de faire du tort à n'importe quelle créature humaine, mais aussi, très souvent, de perturber des hommes hautement respectables.

L'admirable et héroïque scarabée — *Scarabaeus sacer* — se voit ainsi dégradé en coléoptère méphitique, que les entomologistes du XVIII^e siècle décriront dans leurs taxinomies sous le nom évocateur de « blaps » : du grec *bláptein*, « nuire ». Il faut se méfier, écrit Érasme dans les dernières lignes, de cet insecte pernicieux ; car il évoque les « petits hommes, de très basse condition, mais d'une infinie méchanceté », qui persécutent sans relâche les êtres supérieurs (*magnis viris*) :

Ils tournent autour d'eux (*circumvolitant*), s'accrochent à leur personne (*haerent*), leur tendent des pièges (*insidiantur*), au point qu'il est souvent préférable d'entrer en conflit avec des hommes puissants que d'irriter ces scarabées dont il n'est même pas possible de triompher sans être déshonoré, [...] sans sortir du combat passablement souillé.

Tout en superposant, dans son jeu rhétorique, des discours fort différents de ton — l'éloge paradoxal et l'apologue moralisateur, la pseudo-épopée et le commentaire naturaliste —, l'humaniste mêle deux espèces ou deux modalités du scarabée : l'une vertueuse, l'autre ignominieuse, et deux races aquilines : l'une tyrannique, l'autre vraiment royale.

L'INSECTE DE LA DISCORDE

À la contradiction qui travaille ainsi le texte, on peut apporter deux explications. Non pour atténuer l'illogisme, qui fait de l'adage 2601 l'un des plus curieux du recueil, mais pour éclairer le propos d'Érasme. Première remarque : dans les exploits mêmes du scarabée, tels que les relate l'apologue, le lecteur soupçonne puis constate une violence belliqueuse — une *hybris* — qui se développe progressivement et se transforme en fureur ; tel Ajax, passé un certain seuil, le rebelle tend vers la folie. Menant de sempiternelles et absurdes repréailles, succédant au rapace dans le rôle de fanatique guerrier, il s'avère pire que lui. Dès lors, une réprobation peut miner l'éloge.

L'agressivité du scarabée va en effet croissant. C'est d'abord l'arrogance du gypaète, ainsi que son acharnement contre le lièvre, qui inspirent à l'insecte une volonté de vengeance ; son *humilitas* bafouée se transformant en vexation aiguë, une hargne profonde s'empare de lui : « la race entière des scarabées serait humiliée si ce forfait de l'aigle demeurerait à jamais impuni ».

Étape suivante : passant en revue les stratagèmes qui lui permettraient d'assouvir sa haine, l'animalcule se prend à rêver « d'extermination et de massacre total » ; conscient que ses forces sont moindres, il préfère à l'affrontement direct un plan abominable et sournois, qui consiste à faire souffrir l'oiseau de proie « en supprimant sa descendance et en le laissant, jouissant de la vie et de tous ses sentiments, agoniser d'une mort lente. On ne peut pas torturer les parents plus cruellement qu'à travers leurs enfants ». Châtier « dans l'œuf » l'engeance des aigles (« *Ab ovo usque ad mala* », comme dit l'adage 1386) lui permettrait de surcroît, songe l'insecte, d'obtenir la royauté dans le monde animal. Volonté de puissance que dénonceront, chacun à sa manière, Alciat dans son emblème 168 — le scarabée vise « les étoiles les plus hautes » (*summa per astra*) —, et même Shakespeare dans *Macbeth* : non content d'éliminer son rival Banquo, le roi — dont l'esprit est « plein de scorpions » (*O, full of scorpions is my mind !*) — complotte également contre sa progéniture. L'ombre du scarabée plane parmi les autres créatures nocturnes et menaçantes conjurées par l'assassin :

Avant que la chauve-souris ait fait à tire d'ailes son tour de cloître, avant qu'à l'appel de la noire Hécate, l'escarbot aux ailes d'écaillé (*shard-borne beetle*) ait de ses bourdonnements sourds sonné le carillon somnolent du soir, il sera fait une action d'un formidable éclat (*dreadful note*).

Chez Érasme, l'insecte apparaît de plus en plus soumis à son génie du mal — qui le rapproche de l'être humain, le plus malfaisant de tous : « *non est animal insidiosius nec ad nocendum ingeniosius* ». Parvenu au nid de l'aigle, il accomplit son méfait :

Il resta caché, en embuscade parmi les broussailles et, saisissant le moment propice, poussa les œufs de l'aigle hors du nid, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus aucun. Leur chute les réduisit en miettes, et les petits aiglons, qui n'étaient pas encore formés, en se fracassant misérablement sur les rochers, furent privés de la vie avant même d'en avoir pris conscience.

Pour plus de sûreté, il détruit la pierre nommée *aëtite*, dotée du merveilleux pouvoir de faciliter les accouchements ; et mû par un terrible courroux, semblable à celui qu'évoquera Teofilo Folengo (alias Merlin Coccaïe, dans sa *Moschae*, épopée macaronique contenant l'« horrible bataille des Mouches et des Fourmis »²), il anéantit tant de couvées que l'aigle finit par implorer l'arbitrage de Jupiter. L'*hybris* du scarabée atteint alors son comble : en déposant dans le giron du roi de l'Olympe une boulette de déjections, il défie l'ordre cosmique en même temps que les convenances. « Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte », dira La Fontaine, et « le Dieu la secouant jeta les œufs à bas ». Tel est le potentiel de nuisance de l'insecte, et telle sa volonté de déstabiliser les mondes qu'il traverse, qu'il parvient à contrarier l'ordre même de la Nature, en modifiant le cycle reproductif de son adversaire et

² Notons au passage que l'ire incontrôlée du coléoptère est un motif des nouvelles facétieuses de la Renaissance : ainsi de la farce héroï-comique intitulée *L'horrible bataille des Mouches & Fourmis* du poète burlesque italien Teofilo Folengo (1491-1544), qui parodie l'*hybris* guerrière du scarabée, toujours prêt à se lancer dans un duel : « L'un de ces Puces luy dit : "Compagnon, ce n'est pas icy une taverne, cherchez logis en meilleur lieu". Escharbot s'eschauffe tout de colere comme un sanglier, & soudain le sang se retirant au cœur toute la face luy blemist : "[...] La force me donnera ce que l'honnesteté me veut refuser !". [...] Les Puces ne peuvent endurer telles parolles d'un superbe, & commencent soudain à choquer avec les armes en la main. Escharbot ayant la main aussi prompt que le courage desguaine son espee luisante comme un fouldre) ».

la saison de nidation ; de sorte qu'entre les scarabées et les aigles perdure un état de guerre inexpiable ».

De sa rage vindicative, le justicier ne retire aucune grandeur. C'est un écornifleur qui s'arroe le prestige d'autrui, mais sa condition reste basse et terrestre : il n'a atteint l'Olympe qu'en trichant, accroché aux ailes de l'aigle — ses propres élytres ne l'auraient pas conduit bien haut ; c'est à la puanteur, son arme olfactive, qu'il recourt pour abuser Jupiter. Il n'est décidément qu'un vulgaire bousier, habitué à vivre dans les immondices. Raison pour laquelle, à la Renaissance, on lui a souvent comparé les médecins — dont il était courant de critiquer le caractère ordurier, passant leur temps dans la puanteur des malades, à ausculter la fiente... « Je te congnoy Esculape », écrit Nicolò Franco dans un de ses plaisants dialogues, car « quiconque naist escarbot se veautre & fouille trouffions en la merde ». Et Agrippa de Nettesheim, dans sa *Déclamation sur l'incertitude, vanité et abus des sciences* (1531), se moque de ceux qui, rôdant « autour des pots de chambre, poëlls & puantes latrines des malades », méritent le nom de « scatophages & scatomanes, c'est à dire mangemerde, & fouillemerde ». Notons au passage que le mot « carabin », qui apparaît à la fin du XVI^e siècle et qui désigne un « élève-chirurgien », serait dérivé du moyen français *escarrabin*, « ensevelisseur des pestiférés » : variante d'*escarabille*, qui désigne le « scarabée » saprophage.



« IL N'EST NUL PETIT ENNEMI »

Seconde remarque, qui éclaire la volte-face finale d'Érasme : le protagoniste de son apologue n'est pas seulement agressif et vil, mais dangereux en raison même de sa faiblesse. Non moins que la furie belliqueuse, qui heurte ses sentiments pacifistes, l'humaniste réprouve une *humilitas* hostile dont il a eu lui-même à pâtir.

Certes, l'*humilitas* peut revêtir des valeurs positives : quand, dans une perspective chrétienne, elle nous rend lucides sur l'infirmité de notre nature ; ou quand elle fait contrepoids aux prétentions des puissants, appelant parfois à la révolte. Ainsi dans un emblème de Florens Schoonhovius, *Surgite degeneres*, « Debout les faibles ! » (1618). Mais une longue tradition insiste, en sens opposé, sur la possible nocivité des médiocres et des humbles, quand la bassesse remplace l'humilité. En témoignant l'emblème d'André Alciat cité plus haut, « *A minimis quoque timendum* » (« Les plus petitiz sont aussi à craindre », 1531), ou l'*Hecatomgraphie* de Gilles Corrozet, en 1540 : « Les petits peuvent souventes foyz nuire ». Cette mise en garde, que La Fontaine formulera plus clairement encore — à propos d'un autre insecte, dans « Le lion et le moucheron » : « Entre nos ennemis / Les plus à craindre sont souvent les plus petits » — est devenue un *topos* aux XVI^e et XVII^e siècles : un thème rebattu jusque dans les écoles, les recueils d'*exempla* et les images populaires diffusées à travers l'Europe. Or c'est la fable du scarabée, ainsi que sa réinterprétation par Érasme, qui ont assuré le succès de cette leçon politico-morale.

Dès 1516, dans sa *Formation du prince chrétien* (*Institutio principis christiani*, traité conçu à l'intention du futur Charles Quint), l'humaniste recommande la lecture de l'histoire de l'aigle vaincu par un insecte :

Quand le prince aura bien ri de l'aigle, roi des oiseaux, presque complètement anéanti par un scarabée, le plus vil des insectes (*a scarabaeo vilissimo insecto pene funditus extinctam*), que le précepteur ajoute ceci : un prince même le plus puissant, doit se garder de provoquer ou de sous-estimer un ennemi, aussi humble soit-il. Car très souvent ceux qui ne peuvent pas nuire par la force le font avec leur intelligence.

Même souci pédagogique dans l'adage 2601 ; mais Érasme s'adresse à un public plus large et ajoute *in fine*, comme on l'a vu, une pointe fort polémique. Car les méchants « petits hommes » qu'il assimile à des scarabées, et dont il évoque la terrifiante noirceur (*territant nigrore*), les cris importuns (*obstrepunt stridore*), l'odeur fétide (*obturband foetore*), il les connaît d'expérience ; il a subi et subira leur perfidie. Avant même d'être pris dans la tourmente luthérienne, il a été voué aux gémonies, comme dit Jean-Pierre Vanden Branden, par des « contemporains hargneux » ; et tout au long de sa vie, sa critique biblique ou son réformisme anticlérical lui vaudront d'être attaqué de tous côtés :

Il suffit de se pencher sur les textes diffamatoires de Noël Breda, Jacques Hoogstraeten, Jacques Latomus, Edouard Lee, Pierre Couturier, Diego Lopez Zuniga, Sanche de Miranda Carranza, Johann Eck, Josse Clichthove, Alberto Pio, de Carvajal, Nicolas Egmondanus et bien d'autres, pour demeurer stupéfait de leur acharnement. En effet, Érasme fut harcelé jusqu'à son dernier souffle par une meute d'ennemis redoutables et influents, dont l'ambition première était de le traduire devant un tribunal et de le faire condamner à mort pour hérésie.

À cette époque comme à d'autres, la rhétorique pamphlétaire recourt volontiers à la bestialisation pour stigmatiser le camp adverse. Certains catholiques, jouant sur les mots, qualifient les Huguenots de « *guenons* » ; tandis que de leur côté, comme le rappelle Peter Frei, certains protestants assimilent les catholiques à d'ignobles bousiers, salissant tout ce qui passe par leurs mandibules. Tel Théodore de Bèze, dans un libelle de 1549 dirigé contre l'humaniste allemand Johannes Cochlaeus :

Ce débile Scarabée escamoteur de boulettes (*imbellis et pilularius iste Scarabaeus*) vit continuellement sur des tas d'immondices (*in sterquiliniis*). J'appelle tas d'immondices ce que Thomas, Scot, Lombard, Durand, Alexandre et tous les autres auteurs de même farine ont amoncelé : il se cache là-dedans, enfoui, et produit ses avortons (c'est-à-dire ses « papiers merdeux » [*cacatas chartas*], selon l'expression de Catulle), là-dedans il roule, tantôt en marchant à reculons, tantôt en les poussant de son nez longuet, ces énormes boules qu'ensuite il lance traîtreusement sur chaque être d'élite.

Chez Rabelais, l'image du scarabée s'applique plutôt aux hypocrites lecteurs, faux dévots et autres censeurs Sorbonicoles dont il a subi les injures et la calomnie. Dans le dernier chapitre du *Pantagruel* sont démasqués ces imposteurs, qui ne cherchent qu'à lui nuire :

Quant est de leur estude, elle est toute consummée à la lecture de livres Pantagrueliques, non tant pour passer temps joyeusement que pour nuyre à quelc'un meschamment, sçavoir est articulant, monorticulant, torticulant, culletant, couilletant et diaboliculant, c'est à dire callumniant. Ce que faisans, semblent ès coquins de village qui fougent et echarbottent la merde des petitz enfans [...] pour trouver les noyaulx et iceulx vendre ès drogueurs qui font l'huile de Magaelet.

« Escharbotter la merde », c'est-à-dire l'éparpiller afin d'y trouver les noyaux de prunier (« malaguet » en languedocien) : l'expression renvoie, bien entendu, à l'« escharbot » qu'est le scarabée en ancien français. En l'occurrence aux mauvais lecteurs qui, sans égard pour le texte rabelaisien, le fouillent pour n'en tirer qu'un profit mercantile. Ils ressemblent quelque peu aux moines gloutons et débauchés du *Gargantua*, nommés « masche-merdes » parce qu'ils passent leur temps à « manger la merde du monde, c'est-à-dire les pechez » qu'on leur confesse.

La figure du scarabée-moine infâme, faussement vertueux et occupé à triturer les déjections peccamineuses, est déjà présente dans la culture populaire du Moyen Âge. On la trouve par exemple dans « L'Escarbot et sa femme » (*De scrabone et uxora sua*), fable satirique de l'Anglais Odo de Cirington (1185-1246), où sont comparés à l'insecte maudit (*maledictus... scrabo*) les moines indignes qui prétendent prêcher la sainteté, mais vivent dans la pourriture en compagnie des prostituées³.

STULTITIA, MELANCHOLIA, IRACUNDIA

De l'éloge paradoxal au féroce réquisitoire, tel est donc le parcours d'Érasme dans son adage. Mais si l'on élargit le champ de l'enquête, en la poursuivant dans le temps long, l'ambivalence du scarabée apparaît plus surprenante encore. Entre les vertus et les vices qu'on lui prête symboliquement, l'oscillation est remarquable.

Complétons d'abord la liste des vices, en rappelant que leur dénonciation est bien antérieure au christianisme ; elle prend origine chez les Grecs, qui contrairement aux Égyptiens étaient peu tendres envers le coléoptère et voyaient en lui un lourdaud, irrésistiblement attiré par la fange, ennemi de la connaissance, de l'intellect, des arts et de la subtilité. Dans *La Paix* d'Aristophane, avant de s'élancer dans les airs sur un scarabée géant, Trygée prévient solennellement les villageois :

Ne pétez ni ne chiez de trois jours. Car si, en planant au-dessus des nuages, l'escarbot flairait quelque odeur, il me jetterait la tête en bas, et adieu mes espérances. [...]. Que fais-tu ? Pourquoi baisses-tu ton nez du côté des latrines ? Élance-toi hardiment de terre, déploie tes ailes rapides ; monte tout droit au palais de Zeus ; détourne tes narines du caca, de ta pâture quotidienne.

Au I^{er} siècle de notre ère, l'agronome romain Columelle évoque « l'espèce obscène des scarabées » (*De l'Agriculture*, IX, 7), tandis qu'au siècle suivant, Dion Chrysostome compare la foule stupide à l'escarbot, dont la dilection ne va pas au miel mais au purin ; et son contemporain Plutarque, pourtant grand défenseur de la cause animale, manifeste dans ses *Propos de table* peu de sympathie pour le scarabée. À ses yeux, il symbolise tantôt le stoïcien trop austère, qui se détourne

³ « Un escarbot, qui s'en allait volant par la campagne, traversa de magnifiques vergers en fleurs, des parterres de roses et de lis, des sites délicieux, et finit par se jeter sur un tas de fumier dans le crottin de cheval (*proiecit se in sterquilinum ubi erant stercora equorum*). Il y trouva sa femme, qui lui demanda d'où il venait : "J'ai fait le tour de la terre, répondit l'escarbot, mais je n'ai pas vu d'endroit aussi agréable que celui-ci", et il indiquait le tas de fumier (*demonstrato sterquilinio*) ». La morale énoncée par le prédicateur est peu flatteuse pour la classe religieuse : les moines indignes qui entendent prêcher les vies des saints (*vitae patrum*) sont en réalité semblables à cet insecte maudit (*maledictus et in naturali talis scrabo*) qui dédaigne la pureté des fleurs des vierges et des martyrs pour la pourriture, les prostituées (*meretrix*) et l'infect cloaque (*sterquilinum fetidum*). Cet impie trouve plus goûteux le fumier du péché que le Christ, les lieux du Diable que l'Église de Dieu (*talit impius, cui plus sapit stercus peccati quam Christus, loca diaboli quam ecclesia Dei*). Une telle cécité à la vie exemplaire des saints est due au fait qu'ils ont de la merde dans les yeux (*stercora arundinumquæ excæcant oculos eorum*).

des plaisirs esthétiques et s'offusque de la présence de flûtistes dans les banquets, tantôt l'hédoniste qui fuit l'étude, convoite les voluptés terrestres, court les spectacles et les divertissements de mauvais goût. Repris à la Renaissance, le réquisitoire s'enrichit de maints détails : telle l'inaptitude du scarabée à apprécier les suaves exhalaisons et la délicate odeur des fleurs. Dans l'adage d'Érasme, ce sont les « excréments » qui pour l'insecte « sentent tout à fait comme la marjolaine » ; de son côté, le médecin Ambroise Paré affirme tout bonnement que « les escarbots meurent à l'odeur des roses ».

Ce que leur reproche surtout la littérature morale, entre XV^e et XVII^e siècles, tient en trois mots latins : *stultitia*, *melancholia*, *iracundia*. Incapable d'entendre l'appel de la beauté et de la spiritualité, l'escarbot s'abêtit inlassablement dans sa propre sottise : c'est-à-dire dans une vulgaire *stultitia* (dépourvue de la complexité que lui prête l'auteur de l'*Éloge de la Folie*), qui peut conduire au triomphe des bas instincts sur l'élévation de l'âme. Et donc menacer l'idéal humaniste. Pour les médecins, elle est le symptôme d'une sorte de déraison, d'égarement maladif, voire de confusion mentale. Dans sa monumentale étude consacrée au début du XVII^e siècle à l'*Anatomie de la Mélancolie*, c'est à l'image du coléoptère que recourt Robert Burton, le pasteur et universitaire oxonien, pour décrire la forme particulière de folie humaine qu'est l'*insania* : les « fous, imbéciles, insensés, atrabilaires » (*madmen, fools, dizzards, atrabilarii*) sont pareils au hanneton ou au scarabée bombardier à la trajectoire erratique ; ils sont instables et aveugles (*blind as beetles*), ignares et emplis d'humeur noire⁴. Et Burton de citer Joseph Juste Scaliger qui, dans ses *Ausoniarum lectionum libri duo* (II, 19 & 32), assimile les mauvais critiques d'Ausone à des scarabées pédants :

Scaliger les appelle des « tas d'ordures de censeurs » qui montrent leur esprit en critiquant les autres, une compagnie d'écrivains insensés, de faux bourdons, de frelons ou de bousiers (*beetles*), « ils ratissent sans cesse les tas d'ordures et de fumier » et préfèrent de loin un manuscrit aux Évangiles eux-mêmes [...]. Ils augmentent le prix des livres, se rendent ridicules et ne font de bien à personne ; et pourtant, si quelqu'un s'avise de les contredire ou d'avoir une opinion contraire, ils deviennent fous, et prennent immédiatement les armes.

Plus loin, l'auteur élargit la perspective :

Sur ces gens-là, comme sur le reste de nos artistes et philosophes, je donnerai une conclusion générale, ils sont en quelque sorte fous [...], pleins de doutes et de scrupules sur la vraie lecture des auteurs anciens, les corrigeant, mais refusant de corriger leur propre vie [...]. Ne direz-vous pas que celui qui met son énergie dans ces choses-là est insensé ? [...] ; et nous le sommes aussi, nous qui perdons notre temps avec des babioles, des questions oiseuses et des préoccupations dérisoires tandis que notre âme est en danger (la vie fuit et la mort presse) !

Dans ce passage aux accents sénéquiens (*mors sequitur, vita fugit*) sur la vanité des actions humaines — en particulier celles relevant de la vie intellectuelle —, Burton suggère que tout artiste est, au fond, aussi insensé qu'un scarabée. Il faut se souvenir ici que la mélancolie est ambivalente : elle peut être le propre de l'artiste, du savant, du génie en proie au doute, tourmenté par les affres de la création et la possible inanité de ses travaux, mais elle peut aussi être abjecte, maléfique et destructrice, quand elle rabaisse au lieu d'élever et n'engendre que trouble et chaos. C'est ce second aspect que représente le scarabée aux yeux de l'auteur des *Adages* : d'autant plus que l'hideuse créature, noire comme la *mélainè cholè*, est liée « au dieu Saturne ». D'autres traits aggravent encore son cas : non seulement sa compulsion scatologique, qu'il partage avec le chien (animal emblématique de la mélancolie, parce qu'il aime à renifler ses excréments et à se mettre en boule), mais aussi ses origines chtoniennes et possiblement démoniaques, évoquées par Érasme dans l'adage « *Scarabaei umbrae* » ; sans oublier son vol inquiétant, qui en diverses occasions a effrayé l'humaniste de Rotterdam.

Abêtis et atrabilaires, impies et malfaisants, les hommes que représente cet insecte sont aussi haineux : transportés par la violente irascibilité que les médecins nomment *iracundia*, ils sont toujours

⁴ Quant à Pierio Valeriano, le spécialiste des hiéroglyphes égyptiens, il rappelle que « les raiz du Soleil sont contraires à l'Escharbot, & que s'il en est fort batu, il perd incontinent la veuë, puis se laisse mourir dès qu'il est aveuglé. »

portés à avilir les autres en les agressant contre toute raison. Tel l'escarbot qu'évoquera, à la fin du siècle, une épigramme de Boissard (1595) :

Le courroux allumé se remet à grand peine ;
Et qui en est piqué rejette la raison :
Ainsi cest escharbot, touché de ce poison,
Aus yeus de Jupiter contre l'aigle forcene.
L'offence peut troubler la raison la plus saine.

L'ÉCRIVAIN-BOUSIER ET LA RHÉTORIQUE EXCRÉMENTIELLE

Or, par un nouveau retournement, l'un des traits les plus négatifs du scarabée peut être considéré positivement : sa coprophagie, sur un plan symbolique, peut se révéler créatrice. L'excrément, dans cette perspective, apparaît moins comme un déchet que comme un matériau offert au travail de l'écrivain ou de l'artiste. D'où le « fétichisme anal », selon l'expression de Gisèle Mathieu-Castellani, d'auteurs tels que Montaigne ou Rabelais.

Dans un passage célèbre des *Essais* (III, 9), le premier évoque le cas d'un « gentilhomme qui ne communiquoit sa vie que par les operations de son ventre » ; pris de doute sur l'utilité de sa propre œuvre, Montaigne en vient à se demander si elle contient autre chose que les « excremens d'un vieil esprit » :

Ce sont icy, un peu plus civilement, des excremens d'un vieil esprit, dur tantost, tantost lache et tousjours indigeste. Et quand seray-je à bout de représenter une continuelle agitation et mutation de mes pensées, en quelque matiere qu'elles tombent, puisque Diomedes remplit six mille livres du seul subject de la grammaire ? Que doit produire le babil, puisque le begaiement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes ? Tant de paroles pour les paroles seules !

À quoi bon accumuler des mots, et des mots sur les mots, si leur entassement évoque un tas de matière fécale ? Offrir au lecteur de telles reliques organiques, faire « montre publique » d'un tel rebut honteux, n'est-ce pas indécent ? Pareilles questions peuvent faire soupçonner une coquetterie d'auteur ; ou quelque fausse modestie, de l'ironie, une ruse rhétorique. Or le propos de Montaigne est plus profond, et un souci d'authenticité le guide : pour « représenter une continuelle agitation et mutation » de son être, de son corps, de ses humeurs, il lui faut décrire le métabolisme créatif qui préside à l'écriture des *Essais*, les opérations purgatives de son ventre, les borborygmes qui le travaillent. Tout en s'accusant de nous importuner par des « propos si bas et frivoles » (II, 17), il assume cette pulsion scatophile, et la refoule rarement. La puanteur des villes, des marais boueux, des viandes et des poissons avariés suscitent en lui plus d'attrait que de répulsion ; il avoue aimer « les pluyes et les crottes, comme les canes », et va jusqu'à trouver bonnes les déjections de certains animaux — car « il n'est rien d'eux que nous n'aimons et qui ne plaise à nos sens, de façon que de leurs excremens mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums » (II, 17). Pétrir des déchets corporels n'a donc rien qui lui répugne. Tel un bousier, Montaigne façonne son « essai-excrément » ; mais c'est lui-même qu'il sculpte, en utilisant sa propre matière pour passer de l'*intime* à l'*extime*. Entre l'essai et les plus basses productions organiques du corps, une analogie existe, que Gisèle Mathieu-Castellani a finement analysée :

L'excrément est comme l'emblème d'une écriture de la métamorphose [...]. Écrire (de) la vanité, c'est changer le vide en objet consistant, en matière solide. Si l'écrivain est celui qui laisse derrière lui un petit dépôt sale, il est aussi celui qui rêve d'échanger la boue de son barbouillis contre l'or de l'originel langage des Dieux. [...] L'essai-excrément est de ces reliques, à la fois déchet, rebut, excroissance d'une chair informe, herbes sauvages et inutiles poussées sur le sol de l'oisiveté mélancolique.

Tel l'appareil digestif, l'écriture est une machine à transformer les matières (fussent-elles fécales) ; et celles-ci, conformément à l'étymologie communément reçue qui apparente *mater* et *materia*, sont comme la *matrice* féconde de ses écrits.

Chez Rabelais aussi, quoique d'une autre manière, l'excrémentiel peut prendre une valeur positive. Attentif aux métamorphoses de la Nature et au continuel recyclage des matières du monde, l'« abstracteur de quintessence » qu'est Alcofribas Nasier n'en dédaigne aucune, fût-elle la plus breneuse. Dans l'épisode bien connu du « torche cul », lorsque le jeune Gargantua raconte à son père l'usage qu'il fait d'un « oyzon bien duveté », il s'agit certes de produire un effet de comique graveleux :

Vous sentez au trou du cul une volupté mirifique, tant par la douceur d'icelluy du[v]et que par la chaleur temperée de l'oyzon, laquelle facilement est communiquée au boyau culier et aultres intestines, jusques à venir à la région du cueur et du cerveau.

Mais en décrivant ce mouvement ascensionnel de jouissance, l'auteur entend aussi — comme l'a noté Mikhaïl Bakhtine — travestir parodiquement « les doctrines chrétiennes sur la béatitude éternelle des saints et des justes au Paradis » : la scatologie est ici un renversement carnavalesque de la spiritualité. D'une manière générale, l'énergie truculente de Gargantua, la richesse langagière, la profusion des images verbales et les saillies versifiées transfigurent la saleté viscérale en force poétique. Il s'ensuit que la quête du « plus hault sens » ne peut faire l'économie d'un « plus bas sens » enlisé dans l'ordure, dans des bas-fonds aux trésors insoupçonnés.

L'obscénité culière s'invite aussi autour de questions de santé. En bon médecin, Rabelais est obsédé par la digestion, la purgation, les problèmes de sphincter, de colique et de constipation. Le ventre est le centre du principe de vie ; un mauvais fonctionnement peut être fatal. Aussi la merde doit-elle être médicalement valorisée : sans elle, la constipation s'installe et la mort menace.

Enfin, l'allusion scatologique introduit une méditation métaphysique. Notamment dans le *Quart Livre*, où elle n'est pas toujours « nécessairement synonyme de gros comique. Comme le manger, le boire, le sexe et la mort même, [...] elle est ambivalente ». Ainsi que le souligne Géralde Nakam, « Panurge se conchie de peur de la mort. Tout est matière fécale, décomposition ».

*

Ainsi se dresse, à l'opposé du « mauvais » scarabée qu'Érasme condamne à la fin de l'adage 2601, l'image d'un « bon » coprophage. Allégoriquement, l'un représente une humanité basse, rampante et déchue ; c'est un parasite qui phagocyte les ouvrages d'autrui et s'approprie les excréments étrangers pour y pondre ses œufs ; il emmuscaille son prochain, incapable de se rendre utile. Chez lui, nulle digestion spéculative, nul regard introspectif. Il ne sonde pas ses propres entrailles, comme l'humaniste que l'homme intéresse jusque dans ses dimensions les plus troubles ; au lieu de chercher à accoucher de soi et à *se connaître lui-même* — selon la formule delphique —, il s'emploie agressivement, « par quelque perversité tenace de l'esprit, à faire du tort à n'importe quelle créature humaine ». L'autre, au contraire, sait tirer de l'or de la boue même, et chez lui la prudence s'allie au courage. Son audace, qui doit rester mesurée, est d'affronter plus fort que lui ; sa sagesse, de privilégier l'expérience sensible. C'est-à-dire de demeurer en contact étroit avec la nature, avec le concret, avec les choses d'ici-bas, fussent-elles nauséabondes, dont peut être extrait un nectar : si petit qu'il soit, il incarne la plénitude de la vie terrestre. Telle est sans doute, aux yeux des humanistes de la Renaissance, la double leçon à tirer des scarabées.

Irène SALAS

BIBLIOGRAPHIE

Sources premières

- AGRIPPA, Henry Corneille d', *De incertitudine et vanitate scientiarum* (1531) [*Déclamation sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, traduction en françois du latin, Paris, Durand, 1582, chap. LXXXIII, « De la medecine operatrice », p. 427-429].
- ALCIATI (Andrea ALCIATO, dit), « Scarabaeus et Aquila : A minimis quoque timendum », *Emblematum liber*, C7v, 1531, emblème 168.
- ALDROVANDI, Ulisse, « De Scarabæis », *De animalibus insectis libri septem*, Bologne, J. B. Bellagambam, 1602, chap. III, p. 444 sq.
- ARISTOPHANE, *La Paix*, dans *Théâtre complet d'Aristophane*, trad. E. Talbot, Paris, A. Lemerre, 1897, vol. 1.
- ARISTOTE, *Histoire des animaux*, éd. et trad. J. Barthélemy-Saint Hilaire, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1883, 3 t.
- BÈZE, Théodore de, *Correspondance. 1539-1555*, éd. H. Aubert, F. Aubert et H. Meylan, Genève, Droz, 1960, t. 1, p. 52.
- BÈZE, Théodore de, *Brevis et utilis Zographia Joannis Cochleae* [*Brève et utile peinture d'après nature de Jean Cochlimaçon*], s. n., Genève, 1549.
- BOISSARD, Jean-Jacques, « Laesa patientia fit furor », *Emblemes [...] nouvellement mis de latin en françois par Pierre Joly*, Metz A. Faber, 1595, emblème 30.
- BURTON, Robert, *Anatomie de la mélancolie* [1621], trad. B. Hoepffner et C. Goffaux, préf. J. Starobinski, Paris, José Corti, 2000, 3 vol.
- CARTARI, Vinceze, *Les Images des dieux des anciens, contenant les idoles, coustumes, cérémonies et autres choses appartenans à la religion des payens*, trad. A. Du Verdier, Lyon, Paul Frellon, 1624.
- ÉLIEN, *Natura Animalium*, X, 15 [*La personnalité des animaux*, trad. A. Zucker, Paris, Les Belles Lettres, 2001].
- ÉRASME, Désiré, *Les Adages* [1500-1536], éd. et trad. J.-Ch. Saladin, Paris, Les Belles Lettres, Le Miroir des Humanistes, 2011, 5 vol.
- ÉRASME, Désiré, « Le Scarabée au pourchas de l'Aigle » [*Scarabeus aquilam quaerit*], dans *Érasme – Œuvres*, éd. et trad. C. Blum, J.-L. Margolin, D. Ménager, et al., Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1992, adage 2601, p. 155-199.
- ÉRASME, Désiré, *La Formation du prince chrétien / Institutio principis christiani* [1516], éd. et trad. M. Turchetti, Paris, Classiques Garnier, 2015, chap. I, §1.15.
- ÉSOPE, « L'Aigle et l'Escarbot », dans *Fables d'Ésope*, Paris, Les Belles Lettres, trad. É. Chambry, 1927.
- ESTIENNE, Robert, *Dictionnaire Francois-Latin*, 1539, seconde édition 1549.
- FABRICIUS, Johan Christian, « Blaps », dans *Systema entomologiae*, Flensburg, Librairie Korti, 1775.
- FOLENGO, Teofilo, *Moschae*, 1521 [*Histoire maccaronique de Merlin Coccaie, prototype de Rabelais. Plus l'horrible bataille advenue entre les mouches & les fourmis*, Paris, Toussaints du Bray, 1606, p. 862 sq.].
- FRANCO, Nicolò, *Dialoghi piacevolissimi*, 1539 [*Dix plaisans dialogues*, trad. G. Chappuys, Lyon, Jean Beraud, 1579, Livre I, p. 58].
- LA FONTAINE, Jean de, « L'Aigle et l'Escarbot », *Fables*, 1668, livre II, VIII.
- LUCIEN DE SAMOSATE, « Éloge de la mouche », dans *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, trad. E. Talbot, Paris, Librairie Hachette, 1866, t. 1, LVII.
- NICOT, Jean, *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, Paris, 1606.
- MESSIE, Pierre (MEXÍA Pedro), *Les Diverses leçons contenans variables & memorables histoires*, Lyon, Gabriel Cotier, [1542], 1561, p. 487.
- MOFFET, « De Scarabeis minoribus », dans *Insectorum sive Minimorum Animalium Theatrum Theatrum* [1590], Londres, 1634, chap. XX, p. 161 et sq.
- MOFFET, « De Scarabeis », dans *Insectorum sive Minimorum Animalium Theatrum* [1590], Londres, 1634, chap. XXI, p. 147 sq.
- MONTAIGNE, Michel de, *Essais* [1588], éd. P. Villey, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.
- PARÉ, Ambroise, « Des Animaux & de l'Excellence de l'homme », *Œuvres*, Lyon, Jean Gregoire, 1664, chap. XXI, p. 53.
- PLINE, *Histoire Naturelle*, trad. É. Littré, Paris, Dubochet, Le Chevalier et Cie, 1848, XI, 34 ; XXX, 30 et XXXVII, 124.
- PLUTARQUE, *Œuvres morales*, trad. Ricard, Paris, Lefèvre, 1844, 355a, 365a Et 381a.
- RABELAIS, *Pantagruel*, dans *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, chap. XXXIV.
- SCHOONHOVIUS, Florens, « Animus nobilitat », *Emblemata*, Gouda, A. Burier, 1618, emblème LVI.
- SHAKESPEARE, William, *Macbeth*, dans *Œuvres complètes*, trad. F.-V. Hugo, Pagnerre, 1866, act. III, sc. 2.
- VALERIANO, Giovanni-Pieiro, « De l'escharbot », *Les Hieroglyphes ou Commentaires des lettres et figures sacrees des Égyptiens et autres nations* [1556], Lyon, Jacques Du Creux, 1615, chap. XIV, p. 96-98.

Sources secondaires

- BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et à la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1979, p. 368-378.
- BERTRAND, Dominique, « Le Scarabée au pourchas de l'aigle : une parabole de la férocité contagieuse », éd. Ph. Ford, *L'animal sauvage à la Renaissance*, Cambridge French Colloquia, 2007, p.1-15.
- BIERLAIRE, François, « Zoologie et rhétorique chez Érasme », *Actes du colloque international Parole sacrée, parole profane ?* R. Kieffer (éd.), Luxembourg, 1991, p. 183-184.
- CAMBEFORT, Yves, *Le scarabée et les dieux. Essai sur la signification symbolique et mythique des Coléoptères*, Paris, Société nouvelles des Éditions Boubées, 1994.
- CAMBEFORT, Yves, « Entomologie et mélancolie. Quelques aspects du symbolisme des insectes dans l'art européen du XIV^e au XXI^e siècle », éd. E. Dounias, É. Motte Florac et M. Dunham, *Le Symbolisme des animaux. L'animal, clef de voûte de la relation entre l'homme et la nature ?*, Montpellier/Paris, IRD, 2007, p. 393-423.
- CANESSA, André, « Le bousier inversé et le vase à vin », *Métis*, n° 13, 1998, p. 249-270.
- FREI, Peter, *François Rabelais et le scandale de la modernité. Pour une herméneutique de l'obscène renaissant*, Genève, Droz, 2015.
- CHARPENTIER, Marie-Claude et VILATTE, Sylvie, « La symbolique de l'insecte dans les fables d'Ésope : quoi de plus éloigné de l'homme qu'un insecte et aussi quoi de plus semblable ? », *Anthropozoologica*, n° 33-34, 2001, p. 29-40.
- DROUIN, Jean-Marc, *Philosophie de l'insecte*, Paris, Seuil, 2014.
- HERVIEUX, Léopold, *Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Âge. Etudes de Cheriton et ses dérivés*, vol. 4, Paris, Champion, 1893-1899.
- HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue du XVI^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1925-1967.
- KLIBANSKY, Raymond, PANOFKY Erwin et SAXL Fritz, *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art* [1964], trad. F. Durand- Bogaert et L. Évrard, Paris, Gallimard, 1989.
- LABURTHER-TOLRA, François. « Le cri du scarabée, ou l'obstination de la fange. (À propos d'une fable de La Fontaine, recherches de mythologie comparée) », *Le Fablier. Revue des Amis de Jean de La Fontaine*, n° 17, 2006, p. 97-101.
- MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, « Des excréments d'un vieil esprit : Montaigne coprographe », *Littérature*, n° 62, 1986, p. 14-24.
- NAKAM, Géraude, « Rire, angoisse, illusion », *Europe*, n° 757, mai 1992, numéro consacré à Rabelais, p. 28.
- NICOLAS-DUVAL, Béatrice, « L'escarbot, un topos de l'osmologie grecque », *Schedae*, n°1, 2009, p. 107-124.
- PÉRIGOT, Béatrice, « L'usage de l'apologue dans les *Adages* d'Érasme », *Le Fablier. Revue des Amis de Jean de La Fontaine*, n° 19, 2008, p. 27-35.
- REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1992.
- VANDEN BRANDEN, Jean-Pierre, « Érasme fut-il un contestataire ? », *Cahiers Bruxellois – Brusselse Cahiers*, vol. 1, 2018, p. 119-141.
- WRIGHT, Thomas, *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, trad. O. Sachot, Paris, Adolphe Delahays, 1875, chap. V, « Emploi des animaux dans la satire au Moyen âge : Odo de Cirington », p. 70 sq.